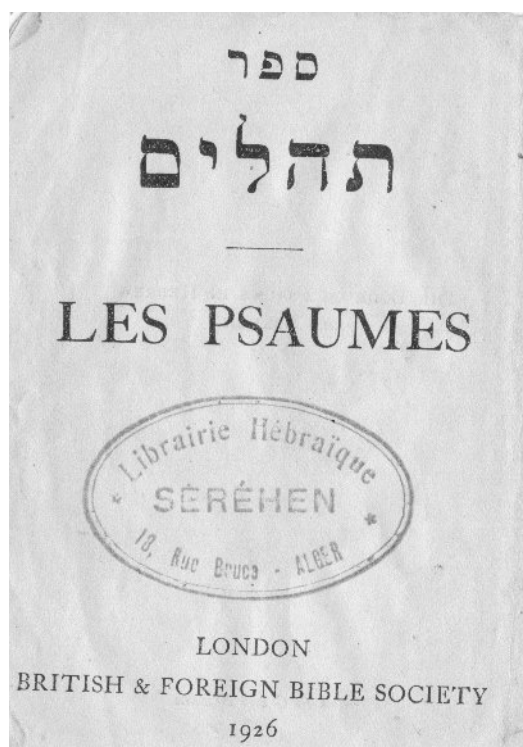


Albert Bensoussan

Tehilim



J'ai sur ma table et m'en étonne encore un petit livre de 184 pages x 2, publié à Londres en 1926 par la British & Foreign Bible Society, et m'en étonne d'autant plus qu'il est bilingue : hébreu-français, alors qu'on attendrait seulement une traduction en anglais. Ces *Psaumes*, mon père les a achetés à la Librairie Hébraïque Séréhen, 18 rue Bruce, à Alger (la rue Bruce faisait face à la Cathédrale, devenue depuis mosquée), là même où il m'avait acheté pour ma Bar-Mitsvah le *Choul'hane Aroukh abrégé* du grand rabbin du Haut-Rhin Ernest Weill (édité par les Amis de la Tradition Juive, Strasbourg, 1948 : l'année de mes 13 ans – sauf qu'en raison du décès de ma grand-mère Sultana cette année-là, je n'ai fait ma bar-mitsvah qu'en 1949). Bon, alors comment ce *Tehilim* anglais est-il aujourd'hui entre mes mains ?

Je suppose – et même j'en suis sûr – qu'il navigua entre l'Angleterre et l'Algérie à la faveur du débarquement des Alliés à Sidi-Ferruch en novembre

1942. Dans la légende nichée au fond de ma mémoire, ce serait un de ces soldats salvateurs qui fréquentaient le samedi notre synagogue (devenue mosquée, avec un minaret ajouté après 1962) de la rue Randon qui l'aurait donné et transmis à quelque fidèle (moi, je pensais, bien sûr, qu'il s'agissait de mon père : sauf que, voilà, il y a le tampon contradictoire de M . Séréhen, le libraire). Il en résulte à mes yeux une sacralité supplémentaire et spécifique : ce *Tehilim* né de la Libération a conjuré la guerre et aidé à notre salut. C'est pourquoi, depuis mon plus jeune âge, il ne m'a jamais quitté. Et je l'avais dans la poche de mon treillis militaire lorsque je fus, dix-huit mois durant, soldat du contingent pendant la guerre d'Algérie. Eh bien ! je m'en suis bien tiré, j'ajouterais grâce à lui : échappant aux balles perdues, et même à celles qui ne rataient pas leur cible, et surtout, par la grâce d'une affectation dans les bureaux et sur les arrières du front (sur ce piton de Beghaoun, à mi-chemin entre Nemours/Ghazaouet où naquit mon père en 1890 et Nedroma où ma mère est née en 1895), échappant à la répression et à l'obligation de faire feu, il m'a permis, ce *Tehilim*, d'être un homme de paix. « Heureux l'homme qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel » (1^{er} psaume). Non, je n'ai jamais appuyé sur la détente d'un quelconque fusil, non, je n'ai jamais tué mon frère – et tout homme, si j'ai bien compris l'enseignement du judaïsme, est mon frère.

Et ce *Tehilim*, après l'effondrement de l'Algérie française, m'a suivi dans mon exil en terre métropolitaine, à Paris et à Rennes. Il m'a accompagné dans tous mes voyages, même aux Amériques, de New York à Santiago du Chili, et du Costa Rica à Bogota. Et, bien entendu, à Jérusalem, mon port d'attache. Oui, je l'ouvre tout le temps et ne me lasse jamais de ses beautés, de sa poésie, de son enseignement, de son chant d'amour et d'espoir.

Curieusement, en dernière page, un petit papier plié contient le Kaddish. C'est moi qui l'y ai inséré, du temps où mes parents vivaient encore. Et je me dis qu'ignorant alors cette prière, je l'avais mis là pour m'y préparer. Aujourd'hui, avec tous mes morts au-dessus de ma tête, bien qu'enfouis dans

la terre de Pantin-Parisien, je suis capable de réciter le Kaddish sans consulter mon papier et le récite de tout mon cœur, solennel et pieux. Et voilà, j'ai vieilli et suis devenu un vrai juif. Qui s'émerveille de cet incipit : *Ashré Aïch*, heureux l'homme, אשרי האיש, pieux chuchotis qu'il me plaît de me remémorer lorsqu'avec mon ami Claude Tapia, sociologue de son emploi, nous allâmes cogner notre front contre le Mur Occidental, voici trois décennies : oui, nous chantions de bonheur car nous étions à Jérusalem (Et Shimon Peres nous avait conviés à la Knesset pour le petit-déjeuner / *Arou'hat boqer*). Et qui s'émerveille de cette fin musicale des *Psaumes*, convoquant tous les instruments de la gloire divine : trompette, luth, harpe, tambourin, flûte ou hautbois, et s'achevant sur un coup de cymbales, צלצלי sonores et retentissantes, avec l'expressif redoublement du « tsadé » prolongé de la voyelle liquide « l », et sur ce dernier mot qui célèbre Yah, la divinité : הללויה Halleluyah !

À la page 149 du livre, je reconnais dans la marge de droite l'écriture ferme de mon père qui a tracé au crayon ce chiffre : 119. C'est la valeur numérique du mot « larme » דמעה . Ce psaume est dit « alphabétique », car chaque paragraphe commence par une lettre différente, et couvre les 22 lettres de l'aleph-beth. C'est un ensemble de vingt-deux louanges à l'Éternel et d'implorations (miséricorde et secours), dont le premier mot reprend le premier mot de tout le livre, *ashré* / « heureux », oui, « heureux ceux qui marchent dans les voies de la Torah ». Ce psaume 119 est utilisé lors des enterrements et permet de bénir et célébrer par la prière le défunt selon les lettres de son prénom : ainsi quand nous mourrons, mon épouse et moi, quelqu'un lira les paragraphes correspondant à Abraham et à Déborah, cinq lettres pour chaque prénom, cinq strophes de la *tehila* 119. Ainsi avons-nous lu les stances correspondant à Aïcha עישה ma mère (en 1989) et à שמואל mon père (en 1985), devant leur fosse au cimetière de Pantin, et je m'émerveille de voir que ce couple de mes parents est de cinq lettres conjointement, autant que le couple que je forme avec mon épouse tant

aimée דודי. En vérité, s'il est un mot qui, pour moi, résume tout le *Tehilim*, c'est le mot « admirable » qui se dit נפלא en hébreu. Ce mot dérive de *naphil* נפיל, géant, comme ces fameux géants qui tant effrayèrent les explorateurs envoyés par Moïse découvrir Canaan, terre de géants, terre admirable. D'ailleurs en français familier, ne dit-on pas « c'est géant » pour dire c'est « admirable » ? Je revois mon père assis sur une chaise dans notre véranda d'Alger, se balançant au rythme de son éventail de paille et récitant les *Psaumes*, quotidiennement, à l'ombre du soleil, et je m'en émerveille. Et m'émerveille d'entendre encore, et pour la dernière fois, mon père, sur son lit d'agonie, les lèvres froissées et chuchotant son *Tehilim* à l'oreille de ma mère, penchée sur cet homme qui allait mourir : « Il nous bénit tous », lâcha-t-elle dans un sanglot. Et nous allions bientôt ouvrir notre livre pieux au psaume 119, et laisser couler nos *dema'ot* דמעות, nos larmes. Tout en pensant finalement que ce livre-là, le *Tehilim*, nous avait mis en paix. שלום.

Albert Bensoussan